

Le Petit Ciel
Notre Père qui êtes aux cieux...
Le Petit Ciel, Canada / France, 1999, 90 minutes

Élie Castiel

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48891ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

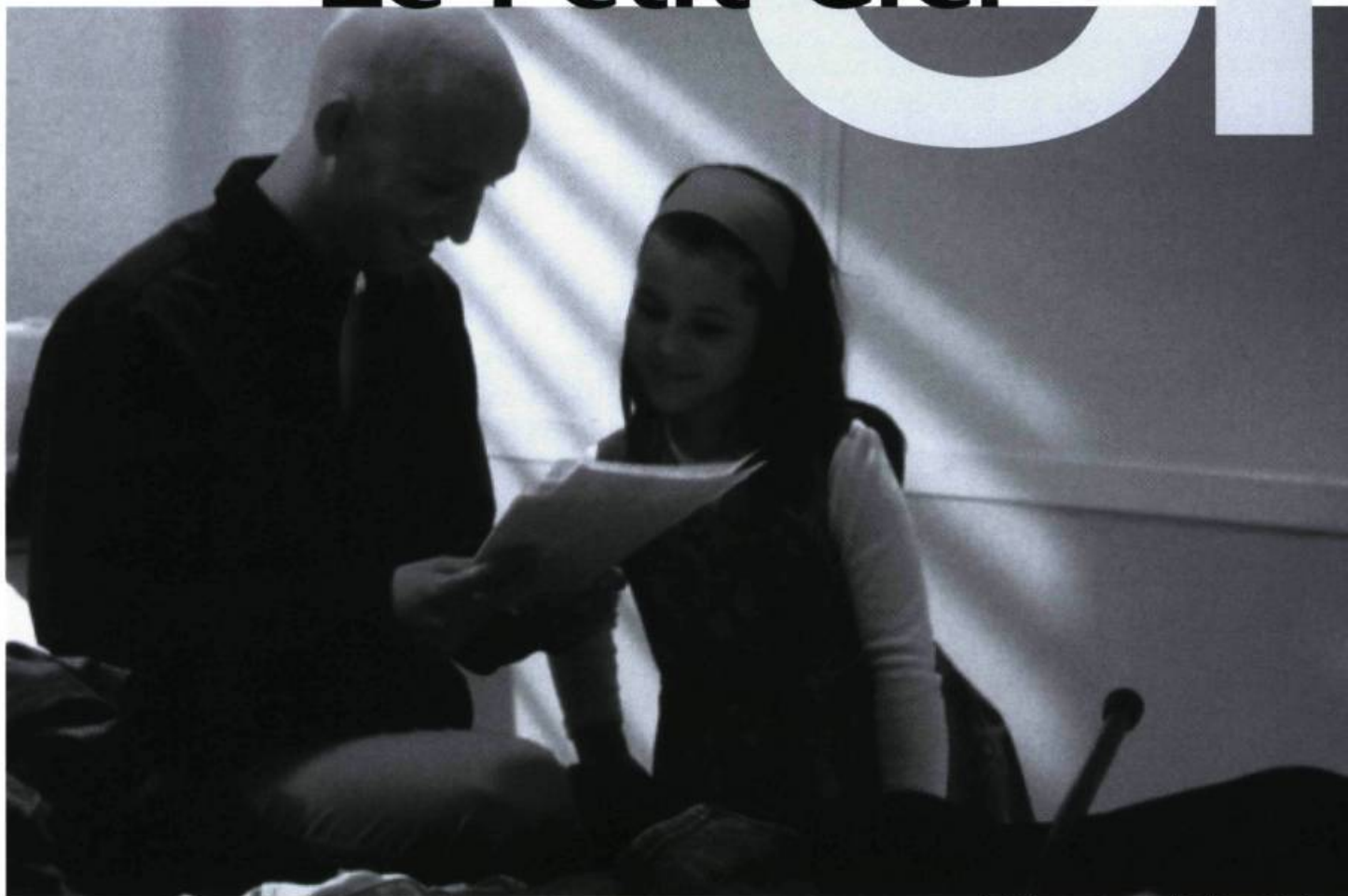
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2000). Review of [Le Petit Ciel : notre Père qui êtes aux cieux... / *Le Petit Ciel*, Canada / France, 1999, 90 minutes]. *Séquences*, (207), 30–31.

Le Petit Ciel



La foi, rapprochement objectif et spirituel

Notre Père qui êtes aux cieux...

Ce qui frappe surtout chez Jean-Sébastien Lord, c'est cette envie de se jeter à corps perdu dans une aventure dont il ne sait où elle le mènera. Lorsqu'il s'agit d'un premier long métrage, ce geste est d'autant plus louable qu'il comporte d'énormes risques, à savoir comment réagira la critique et, surtout, le public. Plusieurs premiers films finissent souvent par être des bides, reléguant leurs auteurs aux oubliettes. Mais **Le Petit Ciel** est un premier essai brillamment accompli pour la simple raison que le jeune réalisateur ne se prend pas au sérieux, malgré la solennité des thèmes abordés. Jean-Sébastien Lord parle de la vie, de l'amour, de la mort et de Dieu, de toutes ces préoccupations existentielles qui ont agité l'individu depuis la nuit des temps. Il le fait parfois avec une naïveté séduisante, jouissive parce qu'instinctive, colorée par son aspect ludique, intuitive dans sa simplicité. Pour analyser ces choses-là, on dit pourtant qu'il faut avoir vécu de nombreuses expériences offertes par la vie. Or, le réalisateur n'est que dans la jeune vingtaine. Oublions également qu'il est le fils de l'autre *Lord* (Jean-Claude de son prénom) et que ses influences familiales pourraient y être pour quelque chose, car, avec ce premier long

métrage, Jean-Sébastien Lord fait montre d'une grande dextérité, d'un contrôle assez étonnant de la mise en scène et d'une touchante complicité avec ses comédiens, débutants comme les plus expérimentés.

D'abord, il y a Jacques, vingt-cinq ans, propriétaire d'un petit bar, *Le Petit Ciel*, où on présente régulièrement des spectacles. Or, Jacques apprend qu'il a le cancer et qu'il va bientôt mourir. Mais la vie est justement trop courte pour se laisser bercer par ces idées noires. Jacques est un rêveur, mais il est conscient de tout ce qui l'entoure et, tout particulièrement, de sa propre mortalité. C'est pour cette raison qu'il remet en question certaines valeurs, comme l'amour, la mort et l'existence de Dieu. Le hasard met sur sa route Sophie, française d'origine, enceinte de quelqu'un qui ne l'aime plus. Chronique d'une mort et d'une naissance annoncées, **Le Petit Ciel** est avant tout un film romantique qui évite ce côté mélodramatique qui l'aurait rendu intolérable.

Deux univers parallèles s'entremêlent, celui, terrestre, où deux jeunes gens vont tenter d'apprivoiser la vie et la mort en les transcendant par le simple désir d'aimer, malgré les multiples désordres de l'existence (période mouvementée, chaos social, perte des valeurs,

matérialisme disproportionné, fanatisme religieux), et celui, céleste, où se réunissent les anciens vivants : Dieu le père (incarné ici par un enfant) et Jésus (censé être le Sauveur). Or, au Ciel, tout ne va pas comme prévu. Dieu n'a plus le pouvoir d'antan parce que Jésus aurait abusé de son autorité. Selon la vision de Jean-Sébastien Lord, le Ciel ne serait pas nécessairement pavé de bonnes intentions. La preuve est qu'il nous présente cet endroit comme un univers décrépi, en ruine, apocalyptique. Jésus ne possède plus l'auréole mythique que les humains lui ont concédée. C'est un homme parmi les hommes, avec ses défauts et ses qualités, ses vices et ses vertus, ses forces et ses faiblesses. Il a même un penchant pour l'hédonisme. Il demeure par contre le seul qui puisse parler à Dieu, et il le fait avec respect, le sommant même de se reposer parce que celui-ci aurait déjà accompli sa tâche.

Même s'il se défend d'avoir été influencé par le cinéma d'André Forcier, il n'en demeure pas moins que Jean-Sébastien Lord possède ce regard chaleureux et ce sens de l'absurde qu'on retrouve chez l'auteur d'*Une histoire inventée*. Fable moderne, conçue autour de deux microcosmes, l'un réel (la Terre), l'autre mythique (le Ciel), *Le Petit Ciel* raconte avec élégance l'errance des sentiments et celle de la foi en ce début de millénaire caractérisé par un besoin urgent de rapprochement affectif et spirituel. C'est ce ton qui fait l'originalité et l'intérêt du film de Lord, et qui culmine dans

la séquence finale de l'Apocalypse, comme si Terre et Ciel devaient se reconstruire pour bâtir un nouvel univers.

Dans son premier grand rôle au cinéma, Jocelyn Blanchard affiche une étonnante flexibilité de jeu. Remarquée dans *Chacun cherche son chat*, de Cédric Klapisch, Garance Clavel compose son personnage à la fois avec rigueur et modestie. Incarnant avec force le personnage de Jésus, Julien Poulin demeure égal à lui-même. Mais la grande découverte est sans contredit Sonia Vachon, en pleine possession de ses moyens, manifestant avec brio son sens dramatique.

Ludique, intentionnellement imparfait, elliptique et assumant pleinement sa douce folie, ce premier long métrage de Jean-Sébastien Lord démontre son universalité par son sujet même. Désormais, il faudra compter sur un réalisateur qui n'a pas peur de se tromper, qui commet quelques maladresses et revendique le droit à un cinéma libre, dénué de tout effet gratuit. Un réalisateur à suivre...

Élie Castiel

Canada/France 1999, 90 minutes — Réal. : Jean-Sébastien Lord — Scén. : Jean-Sébastien Lord — Photo : Bernard Fougères — Mont. : François Valcour — Mus. : Pierre Benoit — Déc. : Marc-Antoine Choquette — Cost. : Camille Demers — Int. : Jocelyn Blanchard (Jacques), Garance Clavel (Sophie), Julien Poulin (Jésus), Sonia Vachon (Gisèle), André Montmorency (Nabuchodonosor), François L'Écuyer (Bertrand), Stéphane Breton (Yves), Julie La Rochelle (Julie) — Prod. : Samuel Gagnon — Dist. : Aska Film Distribution.



Jean-Sébastien Lord *Le regard instinctif*

Avec, comme principaux bagages, une vision optimiste de l'existence et un rôle dans la télésérie Lance et compte (Hugo, le frère de Pierre Lambert), Jean-Sébastien Lord bénéficie d'un entourage familial qui lui permet d'entamer une carrière dans la réalisation, ce qui ne l'empêche pas de poser un regard original sur un art qu'il maîtrise déjà. Après Les Noces de marbre, un premier court métrage dont l'action se déroulait dans un salon funéraire, il fait maintenant ses premiers pas dans le long métrage avec Le Petit Ciel, un film sur la vie, la mort et la présence de Dieu. Séquences l'a rencontré. Il répond à nos questions avec toute la verve, l'énergie et la conviction de sa jeune vingtaine.

propos recueillis par Élie Castiel

Dans Les Noces de marbre, votre premier court métrage, vous abordez déjà le thème de la mort. Ici, en quelque sorte, vous continuez cette démarche.

Est-ce un hasard, une coïncidence ? Peut-être bien. Et pour quelles raisons ? Pour l'instant, je ne peux pas répondre. Tout cela transparait dans mes deux films. Mais il s'agit de quelque chose que je préfère ne pas analyser pour l'instant. En fait, dans *Le Petit Ciel*, le thème de la mort m'a donné l'occasion d'aborder d'autres sous-thèmes et, en même temps, de créer un univers qui serait une métaphore de notre société, ma propre vision sur la religiosité ambiante.

Il y a Jésus, il y a Dieu. Les deux ont chacun un rôle bien déterminé. Comme tout le reste du film, c'est un choix qui demeure, à la base, quelque chose d'intuitif. Je me suis d'abord amusé à défaire l'image de chacun des archétypes qu'on pouvait avoir de ces personnages

mythiques. Jésus est le premier exemple; Dieu est le second. Dans un sens, Jésus fait des pressions pour que Dieu demeure dans son univers qui ne semble pas bouger, stagnant malgré le passage du temps. Il lui dit même de se reposer, car il a déjà fait tout son travail. Jésus parle à Dieu comme on parle à une grande personne, à un vieillard pour lequel on a du respect. Pourtant, j'ai voulu que Jésus soit un homme comme tout le monde et j'ai choisi un enfant pour personnifier Dieu. Je l'ai voulu ainsi parce que l'enfant est un individu naïf, pur, sans ambiguïté. Le film parle aussi de l'âge de Dieu, du concept que depuis des siècles rien ne semble avoir changé. Peut-être bien qu'il est temps que nous voyions cela d'un autre œil. Le film est une tentative qui suggère de penser autrement. C'est un film sur l'usure de la pensée en cette fin de siècle et le début d'un temps nouveau.